SPÉCIALISTE DE CINÉMA :

des films sans public»

ce qui n'empêche pas le cinéma américain de réaliser 80% de ses recettes dans leur réseau domestique de salles obscures. On peut faire la même constatation en Turquie ou en Corée qui ont augmenté leur parc de salles de plusieurs centaines d'écrans. Là où l'économie est prospère, le cinéma se porte bien et inversement… Nous n'avons pas de salles, pas de studios, pas de labos, pas d'équipements compatibles avec les nouvelles technologies du DCP. Tout ce que nous avons, ce sont des films sans public et juste conçus pour des rêves de festivals.

Vous en appelez alors à «l'éducation du public» pour le faire revenir à la salle obscure ? N'est-ce pas là une gageure quand on connaît la faible animation dans le champ cinématographique ?

Je suis effrayé de voir que des étudiants en communication ne peuvent pas raconter trois films algériens. Bien sûr qu'il faudrait réintroduire la culture cinématographique dans le système éducatif comme cela se passe dans d'autres pays, mais sans une volonté politique de relancer sérieusement le cinéma, cela risque d'être très insuffisant.

L'affluence extraordinaire des *Vacances de l'inspecteur Tahar,* film culte de Moussa Haddad, n'est-elle pas à méditer pour battre le rappel des cinéphiles ?

Il n'y a pas que *Les Vacances de l'inspecteur Tahar* qui ait fait de grosses recettes. *l'Opium et le Bâton* a fait deux millions d'entrées en Algérie. Ceci dit, je pense que si nous avions des salles en nombre suffisant, un film comme *Mascarades* aurait cartonné.

A ce propos, les cinémathèques qui jouaient un rôle d'avant-garde ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. La gestion du réseau de salles dont elles disposent semble calamiteuse au regard de l'argent dépensé et des résultats escomptés... Manque de compétences ? Panne d'imagination ?

Il est vrai que la Cinémathèque algérienne a connu des heures plus reluisantes dans le passé. Les salles de répertoire ont même maintenu pendant longtemps l'espoir d'une relance de l'activité cinématographique. Je pense malgré tout qu'il faut doter la Cinémathèque d'un nouveau statut en revalorisant ses positions et en revoyant ses ambitions. La vocation de la Cinémathèque n'est pas de gérer un réseau de salles, mais un plus petit nombre de salles dans les trois principales villes du pays, en relation avec le Musée du cinéma d'Alger.

Pour réconcilier le grand public avec le cinéma, devrait-on s'orienter vers les multiplexe dont on dit qu'une dizaine attendent leur lancement ? Qu'en est-il au juste ?

Cela nous ramène vers votre précédente question sur les nouvelles technologies. Je ne crois plus que les salles en milieu urbain répondent aux attentes du public. Rénover une salle comme l'Afrique avec plus de mille sièges à une époque où il est difficile de remplir une salle de 300 places est une aberration et un anachronisme grave. On aurait pu transformer cette salle (ainsi que d'autres à Oran et ailleurs) en multiplexe avec des petites salles allant 80 sièges à 300 au maximum. Le public pour se déplacer veut une grande variété de choix. Il ne se déplace plus pour un seul film proposé. J'avoue par ailleurs ne pas comprendre les raisons qui ont empêché les multiplexe prévus dans certains centres commerciaux d'obtenir des autorisations.

Il faut lever cet obstacle et même ouvrir la possibilité aux grands groupes internationaux de venir construire et gérer des multiplexes. Lorsque nous aurons atteint deux cents à trois cents écrans, le cinéma algérien sera sauvé.

Emir Abdelkader : «Ces deux films (Bouamama et El Mokrani) devaient nous conduire à préparer dans les meilleures conditions le grand projet de l'Emir Abdelkader.»

Perçue dans le contexte de l'époque comme une bouffée d'oxygène, l'arrivée de films au contenu social et les nombreux autres de divertissement marquent un tournant dans la vie du cinéma algérien. Cela risque-t-il d'occulter le devoir de mémoire qu'impose la réalisation d'autres films sur la guerre de Libération ? Vous posez la question : on en a produit trop ou pas assez ?

De tout temps, nous avons eu des films sociaux et des films de divertissement. Vous citiez *Les Vacances de l'inspecteur Tahar*, il a été réalisé en 1972. La question n'est pas de savoir si nous faisons trop ou pas assez de films sur la guerre de Libération, mais si notre cinéma a donné des représentations suffisamment adéquates de notre mémoire collective et individuelle. Le cinéma français a produit dix fois plus de films sur la guerre d'Algérie que les Américains n'en ont fait sur le Vietnam. Mais le cinéma français n'a jamais produit un film de la force de *Apocalypse Now, Voyage au bout de l'Enfer* ou *Platoon*.

Mémoire : «Il y a tant et tant d'histoires à raconter sur des destins de personnes modestes qui ont accepté de se sacrifier pour que l'Algérie vive libre et digne.»

Bien sûr il y a *Ben Boulaïd* et *Abane Ramdane* en attendant *Colonel Lotfi* d'Ahmed Rachedi, *Zabana!* de Saïd Ould Khelifa ou *Hors-la-Loi* de Rachid Bouchareb et le très controversé *L'Oranais* de Lyes Salem ?

Dans le cinéma algérien, nous sommes passés du principe de «un seul héros, le peuple» après l'indépendance aux biopics à répétition des années 2000. Sommes-nous prêts à aborder des portraits ou des symboles forts de la lutte de libération alors que l'Histoire est en cours d'écriture ? J'en doute personnellement. Les blessures sont parfois restées ouvertes et les mémoires encore blessées.

D'autre part, la lutte de libération a concerné la très grande majorité des Algériennes et des Algériens et nous n'avons pas fini de leur rendre hommage. Il y a tant et tant d'histoires à raconter sur des destins de personnes modestes qui ont accepté de se sacrifier pour que l'Algérie vive libre et digne. Mais je crois au final que la fiction pure peut encore nous aider à nous affranchir d'une histoire officielle trop schématique. Partant de là, chaque réalisateur a le droit d'apporter sa propre vision.

Guerre de Libération : «Le cinéma français n'a jamais produit un film de la force de Apocalypse Now, Voyage au bout de l'Enfer ou Platoon.»

Le film sur *L'Épopée de Cheikh Bouamama* (1985) de Benamar Bakhti magistralement interprété par Athmane Ariouat est une référence en matière de résistance populaire au colonialisme sous la direction d'un chef de tribu. C'est dans cet esprit que l'on attend avec impatience un film de la hauteur de l'Emir Abdelkader. On dit beaucoup de choses à ce propos. Où en est-on vraiment de ce film que l'on dit confié au cinéaste américain Oliver Stone ?

J'avais produit *Bouamama* en 1983. Nous avions construit des décors avec des décorateurs algériens, des costumes avec nos costumiers et en dehors d'un cascadeur, toute l'équipe était algérienne. Quel est aujourd'hui le film qui se fait entièrement avec des techniciens algériens ? Nous devions en 1984 enchaîner avec un film consacré à El Mokrani (c'est Abderrahmane Bouguermouh qui l'avait préparé). Ces deux films devaient nous conduire à préparer dans les meilleures conditions le grand projet de l'Emir Abdelkader. Le coup de frein mis par les autorités à la grande aventure de la RTA (dirigée alors par Abderrahmane Laghouati) a mis fin à ce rêve.

Il est reproché par certains critiques cinéma à *Chronique des années de braises* ses envolées hollywoodiennes. Pourtant, sans la dimension spectacle et sensationnelle, voire commerciale un film a peu de chances de rentrer dans ses frais et les attentes du public ?

A mon humble avis, les films de Lakhdar-Hamina sont plus marqués par l'école soviétique que par le modèle hollywoodien. En remportant la Palme d'or à Cannes, *Chronique des années de braise* a beaucoup donné à l'Algérie en contribuant à enrichir son image de marque. Mais en dehors de ce film et de *La Bataille d'Alger*, très peu de films ont été distribués hors d'Algérie et fort peu ont pu rentrer dans leurs frais.

Coqueluche des jeunes filles en fleurs et de ces dames bien-pensantes, qu'est-ce qui fait courir aujourd'hui Ahmed Bedjaoui, le «Télé Ciné Club» ? Après un parcours riche et pas de tout repos, regarde-t-il devant ou désormais derrière ?

«Télé Ciné Club» est une histoire qui appartient au passé. Il est difficile de concevoir une émission pareille sans un public de cinéphiles et un marché cinématographique riche. Depuis 1988, j'ai vécu bien des expériences aussi enrichissantes les unes que les autres. J'ai dirigé un réseau de formation continue de journalistes, j'ai dirigé la Biennale de Tipasa, j'ai continué à enseigner et à diriger des travaux de recherche. J'ai écrit des livres et publié beaucoup d'articles et j'ai aidé beaucoup de films à se faire. Jamais on ne m'a confié la direction d'une entreprise de cinéma, mais je ne m'en porte pas plus mal… Je ne regarde jamais dans le rétroviseur, préférant me concentrer sur le prochain livre ou l'action culturelle qui alimente ma passion du moment.

B. T.